

Canada uni, ils y croyaient de toute leur raison et de tout leur cœur. Ils se mirent à l'œuvre et taillèrent un grand pays à même l'avenir.

Comme l'avaient si bien pensé les Pères de la Confédération, cette réunion des provinces Maritimes, du Haut et du Bas-Canada, ce système confédératif devait s'avérer le moyen le plus efficace de nous grandir et de nous affirmer comme nation. Je n'irai pas jusqu'à dire, monsieur l'Orateur, que tout a été parfait, que nous, du Québec, plus particulièrement, nous n'ayons pas eu à nous plaindre; j'y reviendrai tout à l'heure, mais il n'en reste pas moins vrai que ces cent ans de vie, ces cent ans de 1867 à 1967 nous ont permis, comme le disait le premier ministre (M. Pearson) à Québec, le 24 avril dernier, lors de la conférence nationale du Centenaire, et je cite:

Au cours de nos cent premières années de canadianisme, nous avons édifié une économie nationale puissante et prospère.

Économie puissante et prospère, monsieur l'Orateur, qui fait que ce rêve des Pères de la Confédération n'en est plus un, mais qu'il est devenu une réalité merveilleuse, une réalité qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, faisant du Canada d'aujourd'hui un des piliers de la civilisation et, pour les peuples d'Asie et de l'Extrême-Orient, un des foyers de richesses scientifiques, morales et matérielles qui non seulement leur ont permis de survivre mais, bien souvent, les ont empêchés de mourir.

Cent ans, monsieur l'Orateur, dans la vie des civilisations millénaires, qu'est-ce? Rien ou presque rien. Dans la vie d'un jeune pays comme le nôtre, c'est beaucoup; c'est même toute une époque, et cette époque, que signifie-t-elle pour nous? C'est celle qui a vu disparaître le statut colonial qui était le nôtre, qui nous a vus grandir et nous affirmer au sein du Commonwealth des nations britanniques, qui a vu disparaître les comptoirs de traite où se faisait notre commerce pour être remplacés par le système d'échanges commerciaux entre grandes nations, qui a vu un Canada représenté à l'étranger dans toutes les capitales du monde, qui a vu un Canada adulte signer lui-même ses traités, sans avoir à y faire apposer le seing d'un autre pays, qui a vu un Canada devenir en quelque sorte le grenier du monde, qui a vu un Canada sur la crête de Vimy, en 1917, unir ses souffrances et mêler son sang à la cause sacrée de la liberté, qui a vu un Canada en mesure de répondre généreusement à l'un des plus grands hommes du siècle, sir Winston Churchill, qui nous disait, dans cette enceinte, à l'heure où se mourait cette liberté sous la botte nazie:

«Donnez-nous du matériel et nous la gagnerons, la guerre!»

[M. Rochon.]

C'est également elle qui a vu un Canada se faire l'instigateur de l'Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord pour arrêter la marche guerrière des républiques soviétiques, qui a entendu un Canada, par la bouche de ses différents secrétaires d'État aux Affaires extérieures, prôner des mesures qui ont été acceptées aux Nations Unies, qui a vu un Canada devenir un partenaire aux côtés de ce géant qu'est son voisin d'outre 45°, un Canada capable de parler entre les deux plus grandes puissances mondiales, la Russie au Nord, et les États-Unis d'Amérique au Sud.

En certains milieux, monsieur l'Orateur, tant anglais que français, quand on parle de la Confédération, on n'y voit qu'un mauvais côté; d'une part, on se dit victimes d'une majorité arrogante et, d'autre part, on reproche aux autorités de trop favoriser une minorité.

Que nous, du Québec, n'ayons pas toujours eu notre juste part, qu'on n'ait pas respecté à la lettre les ententes constitutionnelles de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, je ne dirai pas que c'est complètement faux. Il y a du vrai, et beaucoup; mais à s'y arrêter, à y bien penser, ne serait-ce pas notre individualisme qui nous aurait mal servis? N'aurions-nous pas pu demander, autour d'une table de conférence, de respecter mieux les ententes? Au lieu de crier «les maudits Anglais», au lieu de les exaspérer et de leur faire faire des bêtises, n'aurions-nous pas pu être plus positifs?

Le malheur, c'est peut-être aussi de n'avoir pas pris conscience plus tôt de notre valeur, de cette valeur qui fait qu'aujourd'hui, dans toutes les provinces du Canada, on comprend que notre pays a besoin du Québec, de nos penseurs, de nos hommes de science, de nos ingénieurs et de nos techniciens. Le malheur, c'est aussi de nous enfermer dans notre tour d'ivoire et de croire, comme quelques-uns de nos compatriotes, que nous pouvons vivre sans le Canada, sans comprendre que ce séparatisme pourrait nous vouer à un échec lamentable. Heureusement que ce n'est qu'une infime partie de la population qui pense ainsi.

D'un autre côté, monsieur l'Orateur, il y a ceux qui croient que les autorités favorisent trop la minorité agissante du Québec. Je blâme ceux de mes compatriotes anglo-canadiens qui nous voient, d'un œil méchant, nous affirmer et qui croient que notre rôle devrait en être un de deuxième ordre. Ils font autant de tort à la nation canadienne que ceux du Québec qui prônent la nation séparée. Heureusement qu'ils ne sont qu'une poignée d'égarés, dans un siècle qui les dépasse, et qu'ils sont condamnés par ceux-là mêmes qu'ils es-